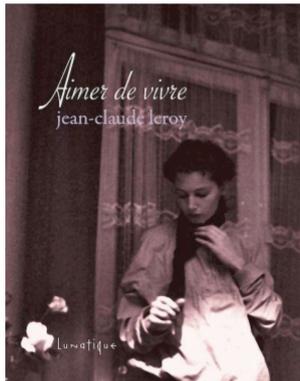


JEAN-CLAUDE LEROY

Aimer de vivre



2017 © Éditions Lunatique
10, RUE D'EMBAS 35500 VITRÉ
ISBN 979-10-90424-81-4

LUNATIQUE

LA VISITE

L'écriture ne peut s'empêcher de donner un air de fable aux événements les plus crus, et combien véridiques, ou peut-être s'y complaît-elle. Ce qui arrive nous réveille parfois, après nous avoir endormis ou retenus.

J'étais seul et sans mémoire depuis cinq ou six années. Je ne savais plus quoi, mais il avait bien fallu l'oublier. Mon nom même m'apparaissait comme une résonance plutôt étrange, je l'avais perdu sans doute pour gagner celui de fleurs et d'astres que je distinguais nouvellement – le monde me devenait familier, m'engloutissait. La vieille maison dont j'avais hérité souffrait de désolation, j'y errais dans un étroit périmètre de pénombre, entre des murs gris et des objets surannés. Une atmosphère mélancolique m'imbibait comme un mauvais vin, une piquette prise à contre-cœur. Cependant je vivais en continuant de vivre, ne méritant plus que de l'habitude. Rien de triste, en somme, simplement la vie de presque tout le monde. L'hiver venait souvent, j'avais froid. Des heures durant je me tenais sur le seuil, assis sur la pierre d'entrée, comme à attendre. Ainsi ce jour.

La route qui mène du village à la sous-préfecture longe le verger en pente, je la domine. Elle est peu passante, assez oubliée elle aussi. Quant au sentier empierré qui rejoint la maison, il est encore plus rare qu'un marcheur y attache ses pas. Mais ce jour, une voiture s'arrêta. Bleu sombre, je m'en souviens. La portière s'ouvrit et une silhouette se dessina qui, semblant s'interroger, longtemps hésita avant de s'engager enfin sur le sentier. Je la distinguais de mieux en mieux quand, pour sa part, elle ne daignait pas me regarder, ses yeux me préférant un vague lointain. Des cheveux bouclés, noirs, une cape de laine écrue la recouvrant presque en entier, l'air de rien, une femme s'approchait.

pp. 9/10

LA NEIGE D'UN SEUL HIVER

Par sa fantaisie le chat me prodiguait du courage. Ida répondit aux deux coups secs que je donnai à sa porte. Je devais attendre quelques minutes. Alors je m'assis sur une souche de chêne que l'avancée du toit avait gardé à sec. Mon compagnon félin reprit sa liberté, je le vis s'agripper à une poutre et se mettre en chasse d'une proie éventuelle,

oiseaux, rongeurs, envers qui exercer sa cruauté. Le grincement de la porte annonça un jeune homme bien mis que je regardai sortir de la maison, s'éloigner non sans un coup d'œil dédaigneux lancé à mon adresse.

« Je t'attendais. » Ida me prenait la main et me guidait dans sa mesure, comme elle aurait guidé un aveugle. Déconcerté, je laissais mon corps la suivre, mon esprit ne l'ayant jamais quittée depuis le premier jour.

« Il faudrait que je te guérisse, me dit-elle. il faudrait que tu m'aimes un peu.

– Ida, tu sais bien sûr que je pense à toi.

– Et Louise t'a dit que j'étais sa sœur.

– C'est ton jeune chat qui rapporte la vie du dehors ?

– Peut-être », dit-elle, dans un sourire de tendresse, incroyablement lascif. Mais, comme elle me parlait, les quelques forces qui me restaient m'abandonnèrent. Je m'effondrai sur la couche qu'elle me présentait. Mes yeux seuls demeuraient grands ouverts, à la contempler ; Ida, belle comme le danger de vivre, l'insoumission. Autant la pâleur de Louise pouvait effrayer, autant sa sœur était brune et brûlait.

« Je sais que tu me désires. » La voix ignorait le doute, la réflexion comme une flèche. Ida était plus sauvage et plus pure que ce fauve innocent qui lui servait de messenger.

« Oui, plus que tout. D'un désir d'homme. Mais ma force me trahit et je n'ai plus rien d'un homme. »

pp. 29/30

LA CHAMBRE

Avant tout et à tout moment elle est terrifiée par la demande que semble lui faire son entourage, car, adolescente, elle est censée répondre à une question précise, la question de la place qu'elle doit prendre dans ce monde. Mais bien sûr elle n'y comprend goutte. Pourquoi choisir un emploi, choisir un homme, choisir une destinée ? Pourquoi ? Ne lui suffit-il pas d'être celle que d'autres choisissent ? N'y a-t-il pas moyen de rester tout au long de sa vie celle qui est l'offrande ? Voilà qui ne l'inquiéterait point, au lieu qu'elle devrait obéir à ce commandement général qui la prie de déterminer dès à présent une existence, alors qu'elle n'a jamais eu encore le goût de rien d'abstrait, alors qu'elle a abandonné le lycée avant les examens, par dévergondage et par pure indifférence à son propre sort. Ressentir la vie au plus profond c'est confusément ce qu'elle veut, mais où trouver une irrécusable

sensation ailleurs que dans l'intensité des plaisirs charnels et dans une dissolution expérimentée à travers le « dérèglement de tous les sens » ? Avant l'âge de vingt ans les journées sont éternelles, l'ennui s'y étire volontiers dans toute la paralysie de sa torpeur. Il nous faut détruire la constitution même qui nous autorise à souffrir cet envahisseur. Autour de soi les modèles ne manquent pas, tout le romantisme décelable apparaît chez ceux-là qui brûlent leur vie avec imprudence et dégoût. Leurs exploits non calculés ne valent sans doute que sur l'heure et parfois moins que ce que vaudront plus tard les remords, mais qu'importe. Et si rares sont ceux qui ne se lassent pas des coups d'éclat dans l'air du temps, ceux à qui la frayeur avait fait revêtir un piètre déguisement de héros, il en est pourtant qui ne se renieront pas et tomberont fièrement d'une mort précise, ainsi qu'au front un soldat fanatique.

pp. 53/54

AIMER DE VIVRE

Ne plus vouloir, ne plus attendre, mais pour autant... désirer !

Tandis que la volonté s'arrange de délibérations et de stratégies, le désir naît comme le jour et court comme un ruisseau. Il modèle le lit sur lequel il s'engage et il bruit jusqu'à notre voyante ivresse, notre inconséquence heureuse. Grâce au désir nous cessons de nous prendre pour quelqu'un. Si je sens naître le désir je sens également qu'il ne m'appartient pas, que je ne suis pas maître du temps, ni des emportements.

Le désir n'attend rien, il est tout aussi bien une réalisation qu'un élan. Ce qui rappelle la formule de René Char à propos de la poésie qui serait « amour réalisé du désir demeuré désir », une formule oubliée peut-être d'un désir s'accomplissant pourtant hors de lui-même et se moquant bien du manque. Car foin d'esthétisme ou d'idéal, il s'agit pour lui de vibrer à plein bord comme en plein cœur !